

## Repositório ISCTE-IUL

---

Deposited in *Repositório ISCTE-IUL*:

2023-10-10

Deposited version:

Submitted Version

Peer-review status of attached file:

Unreviewed

Citation for published item:

Capucha, L. (1999). Histoires de tauromachie au Portugal: Chevaliers, forcados, matadores et fêtes populaires. In Annie Molinié-Bertrand, Jean-Paul Duviols, Araceli Guillaume Alonso (Ed.), *Des taureaux et des hommes: tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain : actes du colloque international*. (pp. 135-149). Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Further information on publisher's website:

<https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=721645>

Publisher's copyright statement:

This is the peer reviewed version of the following article: Capucha, L. (1999). Histoires de tauromachie au Portugal: Chevaliers, forcados, matadores et fêtes populaires. In Annie Molinié-Bertrand, Jean-Paul Duviols, Araceli Guillaume Alonso (Ed.), *Des taureaux et des hommes: tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain : actes du colloque international*. (pp. 135-149). Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne.. This article may be used for non-commercial purposes in accordance with the Publisher's Terms and Conditions for self-archiving.

---

### Use policy

Creative Commons CC BY 4.0

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a link is made to the metadata record in the Repository
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

---

# HISTOIRES DE LA TAUROMACHIE AU PORTUGAL: CHEVALIERS, FORCADOS, MATADORES ET FÊTES POPULAIRES

Luís Capucha

Les relations entre les intellectuels et la fête de taureaux sont anciennes et font l'objet de plusieurs travaux de recherche qui les rendent assez connues. Une des voies de ces relations est constituée par la construction d'une "histoire de la tauromachie"<sup>1</sup> avec un intérêt social évident, qui s'agit d'établir une tradition légitime, utilisable par le champ tauromachique contre la domination symbolique dont le processus de globalisation culturelle est l'enjeu.

Cette approche historique est marquée par une vision évolutionniste des sociétés et de la tauromachie, suivant une ligne bien établie.<sup>2</sup> Des recherches sociologiques sur les "fonctions" de la tauromachie dans certaines époques,<sup>3</sup> ou le rôle de certains objets (soit un chapéau ou une biographie) et événements dans des épisodes de "l'histoire générale de la tauromachie et de la société" sont fort marqués par cette vision.

Depuis des travaux de Julien Pitt Rivers<sup>4</sup> la recherche sociologique et anthropologique s'est développée dans des années récents, créant une autre approche aux études tauromachiques, qu'on pourrait appeler symbolique. Cette tradition, aujourd'hui beaucoup dynamique et intéressante, se présente dans deux versions: une cherche surtout une "essence" symbolique, ou un "sens profond" qui puisse expliquer l'adhésion des hommes aux fêtes et aux symboles tauromachiques ou la signification des objets, des pratiques et des rituels;<sup>5</sup> l'autre version souligne la structure sémantique de la tauromachie, en essayant de construire la logique des oppositions, des

<sup>1</sup> N'est pas par hasard que l'oeuvre de Cossio "Los Toros" commence, précisément, avec une histoire de la relation entre hommes et taureaux, ce qui correspond à une tradition dans plusieurs livres à caractère encyclopédique. Le livre de Conrad, **Le Culte du Taureau - de la pré-histoire aux corridas espagnoles** (Paris, Payot, 1978) fournit une version scientifique détaillée et compréhensive de cette histoire.

<sup>2</sup> La ligne commence, presque toujours, en Altamira, passe par la Mésopotamie, l'Égypte (Ápis), Phénicie, Babilonie, Grèce et Crète, Rome (Mytra), la présence des arabes, la conquête chrétienne et les tournois du Moyen Âge, Philippe V, Pedro Romero (Marquis de Marialva, le premier chevalier professionnel, dans le cas portugais), etc.

<sup>3</sup> Le cas, peut être, plus connu de cette approche est celui de Henrique Gil Calvo, *Función de Toros*, Madrid, Espasa Calpe, 1989

<sup>4</sup> Et aussi après les travaux, entre autres, de Caro Baroja et Alvares de Miranda.

articulations, des continuités et des surpositions d'éléments symboliques s'expliquant les uns par sa relation aux autres.<sup>6</sup>

Si on regarde une réalité si ancienne et aussi si diversifié que la tauromachie, comme on essaye de faire dans cet article sur les hommes et les taureaux au Portugal, on arrive rapidement à l'idée que c'est plus prudent ne pas faire l'option par aucune des approches mentionnés, et simultanément les utiliser partiellement à toutes. De l'approche "structuraliste" nous soulignons l'idée que le système culturel tauromachique est polichromatique et diversifié, en ajoutant que cette diversité n'est pas simplement géographique, mais aussi sociale. De l'approche "essentialiste" on retient l'idée que, dans chaque contexte, la relation avec les taureaux a une signification symbolique particulier, dont la dimension sacrificiel est une des plus vulgaires. Mais nous ajoutons que n'est pas seulement dans les systèmes sémantiques et symboliques qu'il faut chercher le sens de la tauromachie. Celui repose dans les tissus sociaux dont elle est la représentation culturelle. Cette idée est présenté dans la contribution "fonctionnaliste" et son utilisation va de pair avec le rejet de l'histoire unilinéaire. La diversité territoriale et sociale de la tauromachie a toujours été le cas.

Les tauromachies, dans sa diversité processuelle et historique, ne s'expliquent pas, alors, par elle mêmes, mais à partir des contextes sociaux qui les produisent. En tant que rituel, elles sont des métaphores d'une réalité qui les incluent et qu'elles représentent, dont les signes elle codifie et interprète, en les donnant du sens. Pourtant, est-il impossible trouver dans les "sociétés tauromachiques" des éléments d'unification d'un champ culturel de références partagés? On croit qu'on peut le faire et que le cas portugais peu le suggérer.

### **Les histoires de la tauromachie au Portugal**

Le champ tauromachique portugais présente une ambiguïté qui le rend particulièrement intéressant. D'une part, il survie dans un contexte très difficile, traversant une crise de popularité dans plusieurs régions et, en particulier, parmi les classes moyennes des régions urbaines, à l'exception de certaines villes localisées près

---

<sup>5</sup> Voir, par exemple, les travaux de Manuel Delgado Ruiz et, principalement, de Pedro Romero de Sólis.

<sup>6</sup> Voir, notamment, les travaux de Frédérique Saumade.

de Lisbonne. C'est d'abord une crise de la tauromachie professionnelle. Celle-ci présente, pourtant, une remarquable polichromie, avec les "chevaliers", les "forcados",<sup>7</sup> les "matadores", les « ganaderos » (éleveurs de taureaux « sauvages ») les "bandarilheiros", entrepreneurs, "apoderados", journalistes, «moços» d'épées, etc.

La crise n'empêche pas la réalisation chaque année d'un nombre très élevé (près de 200) de «corridos» formelles,<sup>8</sup> avec une distribution régulière dans tout le territoire, dans des « arenas » importantes,<sup>9</sup> jusqu'aux petites villages qui reçoivent des visites irrégulières d'arènes démontables, en passant par nombreux "arenas de pueblo" avec un petit nombre de corridos par an. Il y a néanmoins une concentration de "l'ambiance tauromachique" autour de Lisbonne et dans le sud du pays, et aussi dans des locaux où la tauromachie professionnelle se combine avec des "tauromachies populaires" puissantes. Celles-ci contrastent avec les professionnelles en termes de vitalité et enthousiasme populaire.

Dans l'ensemble on est, alors, en face d'un observatoire privilégié de processus historiques et de logiques symboliques et culturelles particulières. On croit qu'ils sont illustratifs de réalités plus vastes.

#### Le champ professionnel: trois histoires parallèles

La forme plus connue de la tauromachie portugaise est celle qu'on appelle "tourada à portuguesa". Elle s'organise, au delà du taureau, qui sort à l'arène avec les cornes protégés, autour des chevaliers et des "forcados". Les jeux de taureaux étaient, au passé, une occupation des nobles - qui en envisageaient un amusement, une opportunité pour faire la fête et un entraînement pour la guerre. Cette fonctionnalité est disparue, et la professionnalisation des savoirs-faire des chevaliers aristocratiques est devenue une opportunité pour la reproduction de la petite noblesse en faillite, mais aussi d'affirmation emblématique de tout un rapport social avec le peuple et la propriété agraire. Le maintien du caractère rural de la société portugaise est lié à la domination des chevaliers latifundiaires dans le champ tauromachique jusqu'aux années cinquante de notre siècle. C'est quand des couches d'une nouvelle bourgeoisie enrichie

---

<sup>7</sup> Qui n'existent qu'au Portugal.

<sup>8</sup> Au Portugal on appelle souvent « tourada » aux corridos.

<sup>9</sup> Quant au nombre de corridos qu'y ont lieu.

principalement dans des secteurs comme le bâtiment et le commerce, envisagent le champ taumachique comme une opportunité d'obtenir le prestige qui manque, en contribuant pour le maintien d'un champ professionnel dominé par les chevaliers.

Ils se dressent encore comme dans le temps où la pratique est devenue professionnelle, dans le XVIII<sup>ème</sup> siècle, pour donner la "lide" aux taureaux, ce qui signifie colloquer environ six banderille au "morrillo" du taureau, qui doit charger sur le cheval en position frontale, celui échappant par une petite déviation dans le parcours.

Quand le chevalier termine, les forcados sont chargés de "touer" le taureau. C'est une mort symbolique, qui ne s'affirme que par la négation: quand ils ne sont pas capables de l'arrêter avec les mains, on dit que le taureau va vivant au toril. L'art de la "pega" c'est la partie la plus populaire de la corrida. Dans presque toutes les fêtes populaires autour et au sud du Tejo il y a des vaches que les garçons essaient d'arrêter en les faisant charger sur le "pegador" qui doit se mettre entre les cornes et l'attraper. Les "forcados" usent la même technique pour arrêter les taureaux. Dressés comme les garçons de la fin du dernier siècle, ils forment des groupes, chacun avec une siège dans une ville dont ils portent le nom. Pour chaque taureau ils forment un groupe d'huites « forcados » ordonnés en ligne. Le premier est le "forcado da cara" et les autres sont les "ajudas" (aides) et le « rabejador » (forcado qui prend la cole). C'est spectaculaire quand le taureau est bien provoqué, bien conduit et bien attrapé par le « forcado da cara » et, enfin, bien arrêté par le groupe avec cohésion. Au delà du courage et de la masculinité, l'amitié est la valeur la plus importante de cette espèce particulière de "culture des jeunes"

Les forcados ont un parcours social opposé aux chevaliers. Ceux-ci sont venus de l'aristocratie jusqu'à la nouvelle bourgeoisie et de l'amadorisme à la professionnalisation. Les forcados étaient auparavant des membres des classes populaires. Maintenant leur origine sociale est inter-classiste, avec prédominance de la bourgeoisie rurale. En fait, on ne sait pas exactement quelle est l'origine "taumachique" des forcados. Ils peuvent avoir à l'origine les péons qui gardaient le balcon royal dans les corridas aristocratiques, où ils avaient la mission d'arrêter les taureaux avec des batons en fourchet qui s'appellent "forcado". Mais une origine dans les travaux aux champs est aussi très probable. Peut être, encore, les deux traditions se sont rassemblés dans les corridas de la fin du siècle passé et du début du notre. Ce

qu'on sait c'est que dans cette époque ils étaient des jeunes travailleurs ruraux ou marins qui actuaient pour gagner de l'argent. Dans la moitié du siècle XX des fils d'agriculteurs propriétaires de latifundia, ont commencé d'affirmer la valeur aristocratique de l'amateurisme, créant les groupes de forcados amateurs. La pratique s'est popularisée un peu, mais le symbolisme aristocratique de l'absence d'intérêt matériel reste là, même si l'appartenance à un groupe de « forcados » fournit, au delà du capital de prestige qui on peut utiliser immédiatement, par exemple auprès des filles, un capital de relations sociales très important pour le futur, du point de vue économique.

L'élément populaire entre les protagonistes principaux des corridas sont les «matadores». D'origine modeste, comme étaient les premiers «diestros» de l'histoire de la tauromachie et comme le sont encore plusieurs de ses collègues espagnols et sud-américains, ils sont, au Portugal, apparus plus tard. Le premier matador portugais a reçu «l'alternativa» il y a un peu plus de 50 ans. Le prestige de grands «toreros» espagnols et mexicains qui sont venus au Portugal et l'existence de «bandarilheiros» capables d'apprendre la technique tauromachique au garçons, sont à l'origine de la première génération de «matadores». Quelques uns ont connu une popularité vraiment remarquable, mais ils n'ont pas jamais été capables de renverser la relation de forces qui les secondarise, en les obligeant à chercher la fortune à l'extérieur ou à survivre avec un petit nombre de corridas dites mixtes, parce-que ils actuent dans des spectacles avec des chevaliers.<sup>10</sup> En tout cas les taureaux pour les matadores viennent avec les cornes pas protégés, pourtant avec les pointes coupés. La lide n'inclut pas la «suerte de varas» et les taureaux ne sont pas tués en publique. «L'estocada» est simulé avec une «banderilha» après les trois «tércios» de «capote», «banderilhas» et «muleta». Dans la frontière avec l'Espagne et, principalement, dans quelques villes ouvrières de la région de Lisbonne, les «aficionados» préfèrent les corridas avec «matadores» et, comme on dit, «intégrales», soulignant leur caractère populaire, par opposition aux chevaliers.

Sans histoire: les tauromachies populaires

Le champ professionnel obéit à une processualité officiellement codifiée et globalement valide pour tout le pays. Les changements au niveau du rituel ou des recrutements des protagonistes traduisent ce qui se passe dans la société tout entière. Les différents groupes pour lesquels la tauromachie est un moyen d'expression, traduisent par elle et dans son organisation des stratégies et des intérêts qui reflètent sa position sociale. Mais, au-delà de la société, les communautés locales ont chacune sa petite histoire. La richesse de la culture tauromachique se révèle, exactement, par la diversité et importance des tauromachies populaires et par sa capacité de donner du sens aux particularités locales. Voyons, en passant, quelques rituels locaux plus connus au Portugal.

Au Nord du pays, la ville de Ponte de Lima est localisée dans une région de paysannerie (très petite propriété) qui a connue un processus d'industrialisation diffuse dans les décennies plus récentes. Il n'y a pas d'autres traditions tauromachiques rélevantes, à l'exception d'une arène dans la ville capitale de région, où on organise une seule « corrida » chaque année. C'est à Ponte de Lima que se réalise la « vache des cordes » dans le jour de « Corpus Christi ». Le taureau sort d'un toril sujeté par trois cordes et est conduit jusqu'à la fenêtre frontale de l'Eglise, où est pris et « baptisé » avec du vin rouge. Après le baptême une corde est coupée et le taureau est conduit trois fois autour de l'église, suivant depuis jusqu'à la plage du fleuve Lima, accompagné par la multitude. C'est une fête pleine d'ambiguïtés et d'oppositions symboliques. En premier lieu, la vache est un taureau, des plus grands, venu du Sud, de la région du latifundisme, aussi la terre « des arabes » (la mémoire collective des guerres entre chrétiens et arabes dont cette région était le lieu reste très présente). Selon la version officielle du mythe fondateur, la fête prolonge une obligation de la corporation des meuniers, qui devait célébrer l'expulsion de l'église chrétienne d'une vache païenne. Dans la version populaire, la vache est l'héroïne qui a expulsé des arabes qui avaient occupé le temple chrétien. Le mythe fournit le prétexte pour la Commune de Ponte de Lima – signal du temps, la substitution d'une corporation par le récemment créé gouvernement local – organiser une fête qui réunit un nombre frappant de visiteurs autour d'un taureau (dans nos jours, y compris les filles, ce que représente un autre signal du temps), tout simplement pour jouer, rire, fuir, tomber au sol, essayer de n'être pas attrapé par le

---

<sup>10</sup> Pourtant en petit nombre, il y a des « novilhadas » avec seulement des toreros à pie et, aussi, très

taureau et, principalement, se fait peur intense et collective. L'ambiance festive commence la nuit antérieure et se prolonge jusqu'au jour suivant, quand on organise la procession religieuse sur les rues couvertes avec des fleurs, avec un bouef « bento » (bouef saint) accompagné de ses « folias »,<sup>11</sup> qui sont des filles peu dressées qui accompagnent la bête. C'est aussi le jour de manger le taureau qui est tué, dans le toril improvisé, après le retour de la plage et du bain de multitude.

L'île Terceira de Azores est bien connue par les « touradas à corda » (corridas à la corde) qu'y se réalisent dans le Printemps et l'Été, presque tous les jours. Elles sont un « phénomène social total », au sens de Marcel Mauss : rituel emblématique d'une identité locale,<sup>12</sup> les « touradas à corda » sont l'occasion pour trouver une fiancée, pour les affaires, pour recevoir les parents émigrés, pour jouir et, principalement, pour construire la position sociale du village et de chaque personne. Les « touradas à corde » se réalisent dans la rue. Dans chaque extrémité on peint deux lignes dans le pavé. Tout se passe dans l'intérieur de ces lignes. Si le taureau dépasse les lignes le « ganadero » sera responsable. Sont les « vaqueiros », qui travaillent pour le ganadero, qui assurent que le taureau ne dépassera pas les lignes, en le conduisant avec une corde prise dans le cou. Chaque « ganadero » (il y a six dans l'île) a des partisans et des oppositeurs et chaque partisan veut que le taureau de son « ganadero » soit le meilleur, ce que peut s'éprouver dans les diverses « touradas » pour lesquelles chaque taureau peut être loué. Chaque taureau a un prix, fonction du prestige accumulé dans les « cordas » antérieurs (60 dans des cas rares), et quelques uns deviennent célèbres. Naturellement, ils n'ont rien à faire que provoquer du peur, des revenants-bons, des situations ridicules et d'occasions pour les garçons exhiber sa bravoure. La responsabilité première d'organiser la « tourada » est de la « Commission de Fêtes » du village ou du quartier, qui achète une « corda », c'est à dire, loue un certain nombre de taureaux chez un « ganadero ». Si un groupe de voisins, ou une seule personne – parfois un émigrant enrichi – croit que la « tourada » n'est pas la meilleure (du meilleur ganadero, à son avis) et que le prestige du village est en danger,

---

rarement, des corridas à pie avec seulement des matadores.

<sup>11</sup> Folia, en portugais, veut dire folâtrerie ou rigolade.

<sup>12</sup> Les mythes fondateurs de l'île et de sa histoire présentent toujours des épisodes où les taureaux ont une fonction centrale.



il peut acheter une autre « corde » et, par là, montrer son « valeur ». On installe, comme ça, un système de compétition entre les villages et dans l'intérieur de chaque paroisse, lequel organise une hiérarchie de prestige, donnant à chacun sa position dans une société paysanne fermée – dont la principale activité économique consiste dans l'élevage de vaches à lait –, où toute différence sociale est mal admise et, alors, doit être justifiée et symboliquement légitimée. Mais la fête de taureaux dans Terceira se compose aussi d'une autre partie : la « feria » tauromachique dans l'arène de Angra do Heroísmo (la ville capitale), laquelle depuis quelques ans est une des plus importantes de tout le champ professionnel et institutionnel (c'est à dire, tutellé par l'État) au Portugal. Tout se passe comme si la tauromachie était le point de référence pour situer chaque personne, groupe et village ou quartier dans la communauté locale, mais aussi l'instrument pour situer l'île toute entière dans la société portugaise.

Une complémentarité – paradoxalement affirmée par une opposition – entre la tauromachie professionnelle et les tauromachies populaires, on peut l'observer aussi dans les régions urbaines proches de Lisbonne et aussi dans les villes situées dans les champs agricoles au bord du Tejo.<sup>13</sup> Les arènes de ces villes sont le soutien du champ professionnel. Les corridas formelles sont la face institutionnelle de la tauromachie. Leur espace est fermé, les procédures sont strictement codifiées, les hiérarchies et les fonctions parfaitement définies, l'État est représenté et exerce l'autorité par le directeur, le public est séparé des professionnels. Mais dans ces villes la tauromachie montre une face « cahotique » et populaire dans les « esperas de toiros ». Il s'agit de faire entrer un troupeau de taureaux et boueufs dans l'espace urbain, conduit par les « campinos » (les bergers) à cheval, comme si la campagne se répandait sur la zone urbaine. Après le renfermement des taureaux, ils sont libérés un à la fois dans la rue – cernée par des « tronqueiras » – où la multitude les attend (« espera »). L'espace de la « espera » est la rue, les procédures peu codifiées sont apprises par l'expérience, les garçons – aujourd'hui aussi les filles – qui se rapprochent du taureau et les hommes qui simulent une « faena de muleta » sont des membres de la communauté, le public et ceux qui « jouent avec le taureau » se mélangent, l'État Central n'est pas présent (il peut être nié, par exemple, par l'utilisation faite des signaux de trafic) et la mairie assume l'organisation, les hiérarchies sont suspendues par le taureau et le peur, une

fois encore mélangé avec la diversion et le rire, s'impose. La « espera » est le temps pour retrouver les autres membres de la communauté, contrastant avec un quotidien «urbanisé », où chaq'un doit s'en aller au travail, chez soi, et attendre l'occasion de la « espera » et de la « corrida » suivante.

Par'ce'que la fête de taureaux est l'occasion pour retrouver les voisins et parents, y compris ceux qui sont emmigrants, dans la Beira Interior, près de la frontière avec l'Espagne (on est de retour dans une région rurale, paysane, mais plus pauvre encore que les autres), les villages de la commune de Sabugal organisent ses fêtes dans le mois d'Août. Prèsque toutes les invasions du Portugal ont passé par là et les communautés locales ont constitué la première ligne de défense contre les chevaliers envahisseurs. Depuis longtemps, les petits paysans ont aussi appris à se défendre des latifundaires des champs voisins de Salamanca. On croit que c'est dans cette nécessité de défense – avec des tactiques de guérilla – qu'on trouve l'origine d'une taumachie unique au monde : la « Capeia Raiana ». <sup>14</sup> Voyons ce qui se passe dans un jour de « capea ». Pour le matin, très tôt, de milliers de personnes – venues de toute la région – traversent la frontière pour aller « voler » les taureaux qui ont été placés du côté espagnol. Ceux qui montent un cheval <sup>15</sup> doivent conduire le troupeau à l'invasion du village, jusqu'au centre, où on a construit un toril, des protections devant les maisons et des barricades dans le début des rues, qui servent aussi de rangée de bancs pour les assistants. Dans l'après-midi les garçons – auparavant les filles étaient formellement interdites de participer activement dans la partie active du rituel, ce qu'a changé, donnant le signal d'un changement profond dans les systèmes symboliques et sociaux – défilent dans les rues comme s'ils allaient pour la guerre, armés avec des épées et des lances, sous la direction de deux « mordomos » à cheval, au son d'un tambourineur. Arrivée dans la place le cortège s'arrête et les « mordomos » demandent au militaire professionnel de rang plus élevé présent dans le public du permis pour commencer la capea. Ça veut dire que environ 30 garçons – on l'a dit, aussi des filles, maintenant – prennent le « forcão » pour vaincre le taureau qui sortira du toril. Le « forcão » est un outil à apparence bélique, constitué par une perche d'environ 20 centimètres de

---

<sup>13</sup> On parle de villes comme Santarém, Azambuja, Arruda, Benavente, Cartaxo, Alpiarça, Almeirim, Coruche, Chamusca, Samora, Moita, Montijo, Alcochete et Vila Franca de Xira.

<sup>14</sup> On peut traduire l'expression par « capea de la frontière ».

<sup>15</sup> Dans nos jours, aussi dans des voitures et des motos.

diamètre et 7,5 mètres de longueur, croisée dans une des extrémités par une autre pareille. Les deux sont liés par des noyaux de corde faites selon des règles à respecter et par d'autres perches moins longues, de telle façon que l'ensemble forme un triangle dont le sommet est la pointe postérieure de la perche longitudinale. Dans les perches latérales c'est où les garçons prennent le forcão. De la perche transversale sortent des perches plus petites qu'on appelle « galhas », où le taureau doit attaquer. Pour garantir qu'il n'arrive pas aux garçons, il y a un « rabicheiro », qui est un homme expérimenté qui conduit le « forcão » comme un timonier. Il doit garantir que tous ses « soldats » obéissent ses ordres, marquant le pas et tournant le « forcão » vers le taureau. Celui renonce à combattre après quelques attaques.<sup>16</sup> Alors, les garçons quittent le forcão et commencent à courir autour du taureau, jusqu'au moment qu'ils l'attrapent à main. La cohésion du groupe et la combativité des taureaux seront appréciés par le public, de telle façon qu'une compétition entre les villages est organisée. De l'ennemi extérieur il n'y a plus qu'une mémoire conservée par les chercheurs scientifiques. Mais le sens d'honneur du village et de bravure de ses hommes est là tout entier. Dans nos jours, renforcé par un sentiment d'identité<sup>17</sup> plus fort, lequel se mélange bien avec la spectacolarité de la fête et la réjouissance qu'elle permet.

Dans la région de l'Ouest et dans tout le Sud du Portugal on assiste à des « touradas » ou des « pamplonas » où on comprend bien la popularité de la « pega » et des « forcados ». Il s'agit d'une version « pauvre » de la « corrida ». Si la fête du village n'a pas la dimension suffisante pour organiser une « corrida » formelle, or si cette-ci n'est pas accessible aux plus pauvres, on improvise une arène et on fait sortir des vaches dont on espère qu'elles soient suffisantes pour gérer d'amusement, de l'imprévu, du ridicule pour quelques-uns et du « héroïsme » pour les plus hardis des garçons qui s'exhibent par la capacité d'attrapper les vaches par les cornes.

Dans certaines villages et petites villes, une tout au bord de Lisbonne et les autres au Sud, dans la rive gauche du fleuve Guadiana, tout près d'Espagne, la « tourada » termine avec le sacrifice d'un taureau. Avec le défi aux autorités dans des années plus récentes – la télé a attiré l'attention de « l'association de protection des

---

<sup>16</sup> Si les garçons ne sont pas capables, les mariés doivent montrer comment est ce qu'on fait. Mais jamais un homme né dans un autre village peut le faire, si les locaux n'ont pas, en avance, offert un taureau "aux étrangers".

animaux » et celle-ci a pressé les autorités qui voudrait bien éviter le sujet -, et avec la complaisance de l'Etat dans le passé, a l'occasion de la fête de « Saint-Esprit » (parfois on a changé la date a cause de conveniences locaux) un taureau est pris avec une corde et tué, pour qu'on puissent donner aux pauvres, en fait toute la population,<sup>18</sup> un repas avec de la viande d'un animal si précieux qu'un taureau, absolument interdit pendant le reste de l'année. Comme dans le passé, la partie taurine fait le contrepoint plus animé des festivités locales, et le repas rituel est senti comme une obligation du peuple. Mais le peuple a aussi le sens de la différence de ces villages où le taureau est mis a mort, pour l'orgueil des gens qui affirment comme ça leur identité. Barrancos, le village qui a attiré dans les derniers années l'attention de toutes les télévisions, radios, journaux, et partis politiques, est devenue le paradigme de la résistance des traditions « tauricides ». Le seul place au Portugal où les taureaux sont tués par des « matadores » et leurs épées, et aussi, peut-être, l'endroit où le sens dionysiaque de la fête est poussé plus loin, par les locaux et les milliers de visiteurs qui se trouvent au village pour la fête.

### **Le système tauromachique**

Nous avons souligné, jusqu'à moment, la diversité des groupes dont les logiques s'expriment dans différentes formes de participation dans la culture tauromachique. Mais on peut aussi observer les logiques qui organisent un système culturel dont les éléments communiquent. Notre hypothèse c'est qu'un rituel trop attaché a des signes rigides et localisés n'est pas capable de survivre aux changements sociaux. Au contraire, le caractère générique et universel des éléments sémantiques du langage tauromachique expliquent sa durabilité, plasticité et sa capacité d'adaptation aux différents temps et lieux.

Deux opérateurs symboliques forment un noyau central commun a toutes les langues tauromachiques. Ils sont, en vérité, des catégories opposés: la "vérité" et la "sorte" (change, ou « suerte »). La "sorte" représente l'élément "dionysiaque" de la

---

<sup>17</sup> Les personnes de la région immigrés à Lisbonne organisent, tous les années, une "Capea Raiana" dans l'arène de Campo Pequeno.

<sup>18</sup> On est, en fait, dans la région plus pauvre de toute l'Europe communautaire.

tauromachie. La vérité représente l'élément "apolinique".<sup>19</sup> L'enfrentement de l'homme avec le taureau constitue un événement spécial et en grande partie imprévisible dans ses conséquences. Il soulève ce qu'il y a d'imprévu et d'unique et, simultanément, d'excessif, incontrôlé, dans la réalité. La fête, de ce côté, fait l'inversion de l'ordre social, montrant comme elle se construit sur une désordre naturelle de base, qui fait chacun se trouver avec son "destin", décidé sur des choses incontrôlables comme la mort, la vie, la fertilité qui la permet, le sang, la force de la bête. C'est aussi par l'hasard dionysique qui s'explique la distribution du don, du courage - professionnel ou amateur, ici ils vont du pair - et du génie d'artiste. C'est aussi du côté de la "sorte" qui se trouve l'essence du fonctionnement du collectif populaire, plus ou moins désorganisé comme une horde quand on parle des tauromachies populaires. Dans un degré inférieur, le principe de cet imprévu organisé est le principe qui fonde la diversion, c'est à dire, ce qui échappe à la routine.

Sentiment en état presque pur, le "peur", collectivement expérimenté dans les tauromachies populaires ou délégué dans le "toureiro" dans le spectacle professionnel, fait le pont entre la "sorte" et la "vérité". Le peur résulte de la nécessité de faire les choses comme elles doivent être faites, c'est à dire, avec le respect des règles, lesquelles incluent le contrôle sur les instincts les plus naturels. Combattre les taureaux avec vérité, suivant les normes fixées par la tradition ou par les prescriptions techniques, soulignant symboliquement l'ordre nécessaire à toute organisation sociale au delà de la fête, c'est un élément nécessaire de toute tauromachie, principalement du côté de la professionnelle, qui obéit à des lois qui constituent critère fondamental de valorisation de toute performance et de classification de chaque "toureiro", cavaleiro ou forcado.

Toutes les symboles dont on vient de parler peuvent être situés par rapport, cette fois, pas aux opérateurs de la tragédie, mais à l'organisation du rituel. De ce point de vue, on voit comme ils obéissent quelques fois plutôt à la logique participative de l'organisation communautaire des voisins, selon une logique localement construite - avec l'usage, entre autres utiles, de la manipulation des symboles tauromachiques - et

---

<sup>19</sup> On récupère ici la dicotomie que Nietzsche a construit sur la tragédie comme représentation du monde social. Sur la présence de la logique de la tragédie dans les cultures populaires, voir António Firmino da Costa e Maria das Dores Guerreiro, *O trágico e o contraste - o fado no Bairro de Alfama*, Lisboa, D. Quixote, 1984.

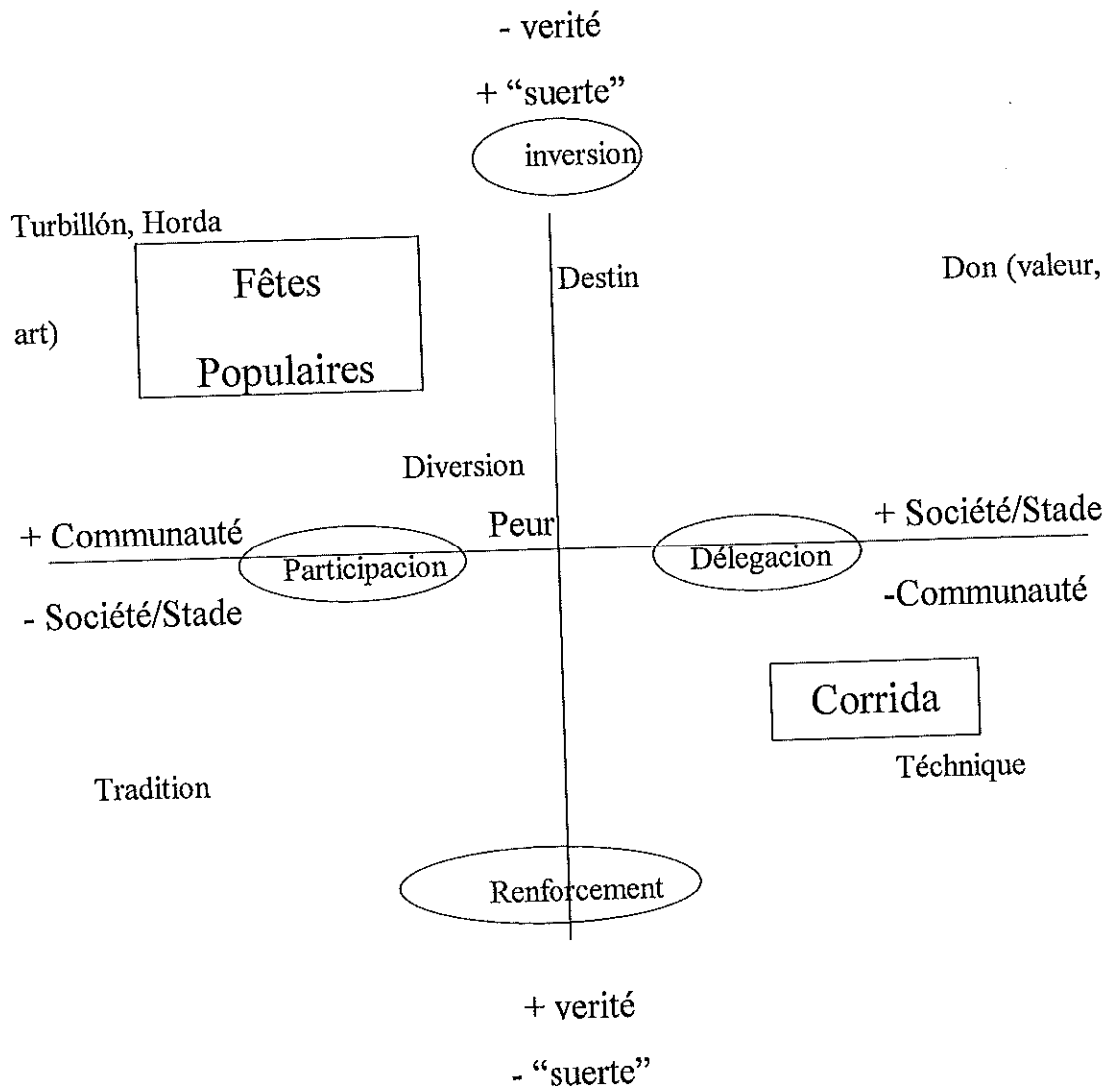
quelques autres fois à la logique sociétaire du contrôle du stade. L'espace du rituel - la rue, lieu public et collectif, ou l'arène fermée et d'accès réservé aux payants - c'est le meilleur indicateur de cette distinction.

On voit bien, alors, que tauromachies populaires et professionnelles se situent dans des champs opposés, parce qu'elles se construisent dans une position symétrique par rapport aux éléments centraux de la culture et de l'organisation du champ de la tauromachie. Les fêtes populaires soulignent la "sorte" de l'imprévu et exceptionnel et la logique de l'organisation communautaire. La tauromachie professionnelle souligne la "vérité" des règles et de la présence de l'État. Mais, en fait, ne sont pas elles qui s'opposent, mais les réalités dont elles parlent: d'un côté la pratique quotidienne dont les tauromachies populaires font le moment d'exception et d'inversion, de l'autre côté la structure « sociale » des institutions, aussi exceptionnellement représentées par la "corrida".

C'est pourquoi elles co-existent. Elles s'expliquent mutuellement, en expliquant le monde où elles existent. Elles retribuent, en donnant du sens aux réalités sociales dont elles parlent. C'est aussi pourquoi elles n'existent qu'en co-existence.

Figure n° 1

Opérateurs symboliques de la tauromachie au Portugal



## Bibliographie

- Alvarez de Miranda, A., *Ritos y Juegos del Toro*, Taurus, Madrid, 1962.
- Baroja, Júlio Caro, *Escritos Combativos*, Madrid, Ediciones Libertarias, 1985.
- Baroja, Júlio Caro, « Toros y Hombres...sin Toreros », in *Revista de Occidente*, n° 36, 1984, pp. 7-26.
- Calvo, Henrique Gil, *Función de Toros*, Madrid, Espasa Calpe, 1989.
- Capucha, Luis, Solís, Pedro Romero (Coord.) « *Las Fiestas Populares de Toros* », *Demófilo*, n° 25, 1998. « Mosaico de fiestas de toros en Portugal », in Solís, Pedro Romero (Coord.) « *Las Fiestas Populares de Toros* », *Demófilo*, n° 25, 1998.
- Conrad, J.R., *Le Culte du Taureau, de la prehistoire aux corridas espagnoles*, Paris, Payot, 1978.
- Cossío, José Maria de, *Los Toros. Tratado técnico e histórico*, Madrid, Espasa-Calpe, vol.I, 1971 (8ème edi.).
- Costa, António Firmino da e Guerreiro, Maria das Dores, *O Trágico e o Contraste, o fado no bairro de Alfama*, Lisboa, Publicações D. Quixote, 1984.
- Duvignaud, Jean, La Fête : essai de Sociologie, in *Cultures*, vol.III, n° 1, 1976.
- López, Fernando Claramunt, « Un Delirio Popular y Aristocrático », in *Mediterráneo*, n° 5-6, 1995, pp. 99-108.
- Matta, Roberto da, *Carnavais, Malandros e Heróis*, Rio de Janeiro, Zahar Editores, 1980.
- Mauss, Marcel, *Ensaio Sobre a Dádiva*, Lisboa, Edições 70, 1988.
- Morais, António Manuel, « A Corrida à Corda – Tradição Centenária », in *Mediterráneo*, n° 5-6, 1985, pp. 57-63
- Nietzsche, *A Origem da Tragédia*, Lisboa, Guimarães Editores, 1985 (4ème édition).
- Pitt-Rivers, J., « El Sacrificio del Toro », *Revista de Occidente*, n° 36, 1984, pp. 27-48.
- Pitt-Rivers, J., « La Identidad Social a Través de la Fiesta », *Revista de Occidente*, n° 41, 1984, pp. 17-35.



- Ruiz, Manuel Delgado, *De la Muerte de un Dios. La Fiesta de los Toros en el Universo Simbólico de la Cultura Popular*, Barcelona, Ediciones Peninsula, 1986.
- Sánchez Vigil, J.M. y Herreros, Alonso, *Toros en Chinchón*, Madrid, 1992.
- Saumade, Frédéric, « Deux formes d'opposition à la corrida espagnole : les courses portugaise et camarguaise », in *Mediterráneo*, nº 5-6, 1995, pp. 109-120.
- Saumade, Frédéric, *Les Tauromachies Européennes - la forme et l'histoire, une approche anthropologique*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1998.
- Solís, Pedro Romero, « La Dimension Sacrificial de la Tauromaquia Popular, in *Mediterráneo*, nº 5-6, 1995, pp. 121-133.
- Solís, Pedro Romero, « La Tauromachie comme Ensemble Sacrificiel », in *Information sur les sciences sociales*, Maison des Sciences de L'Homme et École Pratique des Hautes Études, Paris, nº 31, 1992.
- Solís, Pedro Romero, « La Tauromaquia Considerada como un Sacrificio. Algunos aspectos sobre el origen, posición y calidad de su público », in Pedro Romero de Sólis (Edit.), *Sacrificio y Tauromaquia en Espana y América*, Real Maestranza de Caballería de Sevilla et Universidad de Sevilla, 1995, pp. 27-101.
- Solís, Pedro Romero (Coord.) « *Las Fiestas Populares de Toros* », *Demófilo*, nº 25, 1998.
- Tardif, Elisabeth, *La Fête*, Paris, Larousse, 1977.
- Teixeira, Fernando, « A Corrida do Forcão », in *Mediterráneo*, nº 5, 1995, pp. 23-32.
- Troyano, Alberto González, « Ensayo para una Historia de la Tauromaquia en Andalucía », in *Revista de Estudios Taurinos*, nº 3, 1996, pp. 15-62.
- Valdivieso, Alfonso Saiz, *La Fiesta Taurina, una pasión ibérica*, Proyeccion Editorial, Bilbao, 1972.
- Valganón, Carlos Moya, « Los Toros en Espana : genealogía, metamorfosis, actualidad », in Pedro Romero de Sólis (Edit.), *Sacrificio y Tauromaquia en Espana y América*, Real Maestranza de Caballería de Sevilla et Universidad de Sevilla, 1995, pp. 203-227.
- Wolf, Francis, « Sócrates en el Pais de los Toros (Diálogo Apologético) », *Taurologia*, nº 2, 1990.